

1. Wellcome à Montélian

J'ai exercé quelque temps le métier de carrier en Savoie. Je n'avais aucune connaissance dans ce domaine mais grâce à ma maîtrise de la règle de trois, de la plongée en bouteille et grâce à mon expérience des désastres professionnels, je débarquai du train un matin, la gueule enfarinée, pour faire la démonstration de la juste mesure de mon incompétence.

Je n'avais pas été surpris lorsque j'étais arrivé à Montélian : tout était vraiment comme les bonnes âmes qui avaient voulu me remonter le moral me l'avaient décrit.

Pourtant, la bourgade n'avait pas toujours connu cet état de stupeur frileuse dans laquelle je la découvris en descendant du train. Voilà des décennies qu'elle s'était assoupie, après que les curistes se furent lassés de choper l'herpès et la légionellose dans les établissements de bain qui, à l'époque, champignonnaient le long du lac.

En réalité, son heure de gloire avait sonné entre les deux guerres, lorsque la bonne société de la sous-préfecture, plus bas dans la vallée, excédée du label de Crétinat Alpin qui lui avait été décerné en haut lieu, avait choisi cet endroit pour y entretenir son oisiveté estivale et balnéaire auprès du seul lac important de la région.

Les riches estivants s'étaient fait construire de laides et cossues villas sur la rive nord, mieux exposée, où ils pouvaient tenir salon le temps d'un été pluvieux. C'est là qu'ils venaient prendre les eaux pour soigner leur ennui sous-préfectoral.

On avait aussi construit un casino où les pères de famille venaient s'encanailler bourgeoisement, en se scandalisant de ce que des godelureaux gominés vinssent émoustiller des gamines aussi vierges que leur carnet de bal.

Le Lac Malure, profond, sombre et froid auquel les montagnes faisaient un chemin d'est en ouest jusqu'au dégueuloir d'un verrou glaciaire, n'avait rien d'attirant et

semblait plus à même d'éveiller l'intérêt d'un géologue que de susciter les envolées lyriques d'amants romantiques, godillant sous la lune pleine.

Cependant, pour imiter ce qui se faisait dans les stations plus en vogue, on y avait développé des activités nautiques sages dont la plus audacieuse consistait à en faire le tour sur un bateau à vapeur qu'on trouvait charmant car il était mu par des roues à aubes.

Cette distraction avait cessé, de même que la réputation de la station, en août mille neuf cent trente-neuf, lors de la fête du lac que personne n'aurait voulu manquer car on ne savait pas quand serait la prochaine.

Ce jour-là, le bateau avait fait le plein d'estivants et l'on s'était embarqué en pouffant de ce qu'il fallut tant se serrer sur le pont et les superstructures pour ce dernier voyage qui devait être historique. Le capitaine avait sorti sa veste à galons et donné un coup de chiffon graisseux sur la visière de sa casquette. Sentant l'importance du moment, il s'était rapproché du bord et croisait fièrement devant le casino.

Sur la terrasse, les nonchalants qui n'avaient pas suivi les navigateurs à aubes et qui baillaient en jouant au croquet, s'approchèrent de la balustrade à colonnade de la terrasse pour leur faire des signaux élégants.

Sur le bateau, on répondit et l'on se pressa contre la lisse pour reconnaître Mère, Bonne-maman ou Papy sous l'ombrelle ou le canotier. Mais cent cinquante personnes se massant sur le même bord du pont supérieur d'un navire de ce tonneau, cela vous prend facilement des airs de Titanic.

De fait, calmement, dans un dernier hurra et un ultime coup de sirène, le bateau se retourna comme une barrique. Les anciens se souviennent de la coque moussue et verdâtre et des roues qui gigotaient des aubes comme les pattes d'une tortue retournée jusqu'à la suffocation de la chaudière.

Comme toujours, le capitaine fut parmi les rescapés. On crut malin de le lui reprocher, car il est de tradition chez les marins d'entendre parler du contraire.

Effectivement, à quelle autre tradition pouvait-on se référer puisqu'on découvrait pêle-mêle la navigation, le droit maritime et le deuil des femmes de marins. Il crut malin de se défendre en prétextant qu'il ne pouvait attacher ses passagers sur leurs bancs comme autant de foutus galériens mais on l'accusa de vouloir noyer le poisson.

On ne savait que faire de lui, alors on le laissa remonter à sa ferme soigner ses bêtes et faire ses foin.

En l'espace de dix minutes, la sous-préfecture déplora plus de morts que n'en fit la guerre quelques mois plus tard. La gêne s'ajoute à la douleur du souvenir, lorsque les touristes égarés s'étonnent de ce que le monument élevé en mémoire de la tragédie soit plus important que celui dédié aux morts des deux guerres.

Après les hostilités, on relança la station, sans grande conviction, et les activités nautiques se limitèrent au canotage. Les villas cossues, si brillantes avant-guerre, restèrent modestement dans l'ombre, portant le deuil de leurs anciens occupants.

Lorsque l'on est à Montélian et que l'on tourne le dos au Lac Malure en regardant vers l'est, le regard vient buter contre l'arête du pic du Malotru et le massif des Grandes Dalles qui vient vomir son glacier à quelques centaines de mètres au-dessus du village.

Vers le nord-est, une vallée s'enfonce entre les massifs, vers la petite station de ski du Col des Bramentombes qui végète parmi les mélèzes.

Vers le sud-est, on franchit le col des Sapins Flasques pour redescendre vers la vallée noire et industrielle de Maulieu. Le chemin de fer qui contourne le lac par la sombre rive sud, après

s'être arrêté à Montélian, rejoint cette vallée par un tunnel.

Entre l'extrémité est du Lac Malure et Montélian, s'étend une plaine froide et marécageuse battue par les vents. À cet endroit, quittant la voie principale qui, depuis la sous-préfecture, se rend à Montélian par la rive nord, une route traverse la vallée de part en part et franchit la voie ferrée au passage à niveau, pour monter aux Carrières du Barroux.

Dernière chose : à la gare de Montélian, l'arrêt ne dure qu'une minute. Alors si vous n'êtes pas déjà remonté dans le train, c'est foutu, il faudra vous résigner à rester.